

## Vu par... Louise Ranger Le temps des pionniers

Pierre Barrette

Numéro 123, septembre 2005

Gilles Carle vu par...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5131ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Barrette, P. (2005). Vu par... Louise Ranger : le temps des pionniers. *24 images*, (123), 18–19.

# Le temps des pionniers

propos recueillis par Pierre Barrette

Louise Ranger est aujourd'hui une productrice bien connue œuvrant dans les domaines du cinéma et de la télévision. Au tournant des années 1960 et 1970, à une époque où les infrastructures cinématographiques étaient réduites au minimum, où la débrouillardise et l'imagination remplaçaient la plupart du temps un financement adéquat, elle a travaillé sur plusieurs films de Gilles Carle (notamment *Red* et *Les mâles*, en plus des commerciaux et des documentaires que le réalisateur tournait régulièrement durant cette période); elle nous raconte ici ce véritable temps des pionniers, et trace le portrait d'un cinéaste touche-à-tout à l'imagination débordante, un artiste dont la qualité humaine paraît aussi étendue que le registre des talents.

**J'**ai commencé à travailler avec Gilles Carle en 1966, sur une série de publicités pour la Brasserie Labatt. Bien entendu, je connaissais le cinéma, le langage cinématographique, j'avais vu beaucoup de films mais je n'avais aucune expérience des plateaux de tournage. C'était tout nouveau pour moi, mais également pour une bonne partie des gens de l'équipe. Il n'existait pas vraiment de formation dans les écoles et les universités du Québec à l'époque, alors nous apprenions sur



René Blouin et Donald Pilon dans *Les mâles*.

Source : Archives Echos Vedettes

le tas, selon l'expression consacrée. En ce sens, je peux dire que Gilles Carle a été mon premier et principal professeur, celui qui m'a guidée dans l'apprentissage de mon métier. Et quel professeur il fut! Rétrospectivement, je peux dire que c'est lui qui m'a vraiment appris à voir. En effet, s'il est un souvenir vif que je garde de Gilles, c'est l'enthousiasme extraordinaire qu'il pouvait démontrer pour une image forte, un cadrage réussi, la beauté d'un paysage, l'équilibre d'une composition. Et cela, il nous le communiquait d'une manière remarquable.

Comme réalisateur, Gilles était exigeant, mais il laissait toujours à chacun de la place pour apprendre et pour contribuer à sa mesure. Je me souviens du premier vrai contact que nous avons eu ensemble (*rires*): il s'agissait du tournage d'une publicité mettant en vedette Étienne Desmarteaux et Gilles Latulippe. Nous ne tournions pas en continuité, et parmi les tâches qui m'incombaient déjà sur ce tournage, je m'étais improvisée script-girl. Lors d'une des toutes premières scènes, durant laquelle monsieur Desmarteaux devait scier un arbre, je me rends compte tout à coup que personne ne porte les vêtements appropriés, alors que l'arbre, lui, est déjà coupé à moitié! Mon premier réflexe fut purement spontané, un véritable élan du cœur: j'ai bondi en criant «Coupez!». Gilles m'a regardée longuement, incrédule – se demandant probablement qui était

cette petite nouvelle qui tentait d'usurper sa place –, puis il a éclaté d'un grand rire sonore. Car Gilles est ainsi, et il ne peut pas résister à la drôlerie d'une situation.

Mais il faut savoir, à ma décharge, que très peu de gens alors avaient du métier au Québec. De 1968 à 1973, les équipes de tournage avec lesquelles j'ai œuvré comptaient rarement plus d'une vingtaine de personnes, ce qui veut dire que nous devions multiplier les responsabilités. Sur le film *Red*, par exemple, il n'y avait tout simplement pas de régis-

seur, et le premier assistant réalisateur n'avait jamais mis les pieds sur un plateau! Je lui ai donc «appris» son rôle en même temps que j'étais directrice de production et en charge des accessoires. Je m'occupais notamment des voitures, qui se comptaient par dizaines dans ce film, une superproduction dans tous les sens du terme... Sauf pour le budget: 450 000 \$, une somme importante dans l'absolu, mais bien limitée quand on connaît un peu l'œuvre en question: les multiples lieux de tournage, le nombre d'acteurs, les cascades... Il a même fallu, à une journée d'avis – Gilles venait d'avoir une idée –, que je trouve un orignal mort, et qu'on le fasse livrer sur les lieux de tournage à l'aide d'une grue... Nous avons eu en tout et pour tout deux semaines de préparation avant le début du tournage, donc les surprises et l'improvisation étaient la norme plutôt que l'exception.

Je crois que le «style Gilles Carle», pendant les premières années du moins, dépendait en partie de cette façon de travailler qu'il avait inventée. Il pouvait être très directif avec les acteurs, et il savait toujours exactement ce qu'il recherchait, mais là aussi, si mon souvenir est bon, il se laissait toutes les possibilités ouvertes. Je n'ai jamais vu Gilles utiliser un story-board; j'ai travaillé également avec Jutra qui, lui, avait constamment en main son scénario très précisément découpé, mais je n'ai rien

vu de tel sur *Red* ou *Les mâles*. Gilles Carle avait plutôt l'habitude de se protéger en faisant des plans de plusieurs angles, en expérimentant diverses « versions » de la scène. Puis une grosse partie du travail se faisait au montage : l'excellent monteur Yves Langlois en avait la charge, mais Gilles était toujours là, il adorait cette étape et il mettait sérieusement la main à la pâte.

C'est là une des grandes qualités de Gilles Carle : sa capacité de se retourner, d'inventer en tirant parti de ce qui est disponible, de créer sur le champ les conditions de possibilité de ses projets... avec les moyens du bord. Son cerveau était une véritable usine à idées, et ce qui me paraît tout aussi extraordinaire, c'est la capacité qu'il avait d'utiliser celles des autres. Tout ce qu'on lui apportait, il le recevait avec enthousiasme et il l'intégrait dans le film en train de se faire. Je crois que cette capacité d'improvisation, en plus d'avoir fait épargner beaucoup d'argent aux producteurs, paraissait à l'écran, sous la forme d'une spontanéité, d'une inventivité qu'on ne trouve plus dans le cinéma d'aujourd'hui, qui a par ailleurs bien d'autres qualités.

Mais tout cela est partie prenante de l'esprit de l'époque, je crois. L'atmosphère sur les lieux de tournage était fantastique – les équipes étaient jeunes, notre cinéma l'était tout autant, nous avions l'intime conviction de participer à une aventure décisive et fascinante. La collaboration des gens sur place lorsqu'elle était requise ne cessera jamais de m'étonner. Nous n'avions qu'un mot à dire pour que les portes s'ouvrent, que les autorisations soient produites, que des originaux apparaissent (*rives*). C'est la magie du septième art qui opérait,

qui opère toujours, quoique aujourd'hui tout est tellement plus professionnel. Moi aussi, entre-temps, je suis allée voir en Europe comment on faisait des films, notre cinéma a pris de la maturité en même temps que ses artisans, des départements de cinéma sont nés dans les universités, les Américains sont venus profiter de nos crédits d'impôt; cette époque est donc maintenant bien révolue! Et c'est certainement tant mieux, car au-delà du romantisme de la vision qu'on garde nécessairement des débuts, il faut bien dire que tout n'était pas rose. Pouvons-nous imaginer aujourd'hui que comme directrice de production, sur *Red*, je ne connaissais pas les sommes dont je disposais? J'ai appris le chiffre du budget une fois le film terminé... Cela explique que c'était aussi le temps des premières grèves, des revendications bien légitimes au sujet des conditions de travail et des salaires.

Gilles Carle a continué de son côté à faire les films que l'on sait, à construire lentement son œuvre. Je sais aussi, même si on ne se croissait pas souvent, que pendant toutes ces années, il a aidé, encouragé, fait profiter de sa générosité légendaire nombre de jeunes cinéastes. Puis il y a quelques années nous avons recommencé à nous voir : j'ai retrouvé le même homme, qui semble constamment en mouvement, encore plein d'idées et de projets, le même personnage épris de liberté, avec bien entendu aujourd'hui moins de moyens pour l'exercer, mais tout autant d'esprit, d'humour, le même regard tranchant et net sur les choses et les gens. J'ai retrouvé l'artiste que j'avais toujours connu, aussi vivant qu'aux belles années de notre collaboration. 

